

1

C'est la troisième fois que je le perds. La première fois, il était paisiblement étendu sur le canapé du salon. J'étais soulagée, je l'ai même embrassé.

La deuxième fois, il était dans la cuisine de mon frère devant une tasse de café en train de fredonner l'*Hymne à la joie*.

Pour cette troisième fois, et même si un contrat me lie à lui, j'ai l'intuition de l'avoir perdu pour toujours.

À la sortie du métro, mon sac était ouvert comme une invitation à venir y plonger la main.

Un smartphone tout neuf envolé !

Je n'ai plus qu'à signaler le vol et retrouver mon ancien téléphone avec ses grosses touches qui font de grossiers *bips* et le petit écran à la résolution d'un MO5. Celui-là au moins, il ne risque rien.

Heureusement qu'en suivant les conseils de quelqu'un qui conserve encore des numéros à six chiffres, j'avais tout noté sur un vieux répertoire. Merci grand-mère.

J'arrive chez moi. Il faut maintenant alerter tous les organismes blasés et concernés par mon problème.

Mon petit deux-pièces au cinquième étage sans ascenseur était trop bien rangé. Je mets en vrac quelques tiroirs pour retrouver le répertoire et l'antiquité qui émet les *bips*,

puis m'installe près de la fenêtre qui donne sur cette rue parisienne un peu trop animée et pour laquelle la magie du double vitrage n'a pas parfaitement opéré.

En feuilletant le répertoire, je fais rapidement le compte : une cinquantaine de numéros.

Je ne pensais pas connaître autant de monde. Les gens comme les objets s'accroissent. Je réalise très vite qu'il y en a beaucoup dont je n'ai plus de nouvelles. Pire, il y a des personnes dont je ne me souviens pas. Cet Hugo par exemple, qui ça peut bien être ?

Tous ces noms associés à des numéros s'alignent sur les pages comme sur une plaque commémorative. Je dois tous les faire rentrer dans la boîte à bips.

J'aperçois, accroché à la rambarde extérieure de la balustrade, le bac rempli de géraniums. Cela me fait penser à ma mère. J'ai horreur des géraniums. Elle me les a offerts pour mon anniversaire. De la rue, tout le monde les voit, et moi, de l'intérieur, je les remarque à peine. Tant mieux. J'espère que l'hiver va faire son travail pour m'en débarrasser.

Ma mère a donc l'honneur de pénétrer en premier dans mon vieux téléphone.

J'essaie de la ménager, ce qui fait que je ne suis pas toujours très franche avec elle. Elle a été la victime du pire des clichés. Mon père la trompait avec la secrétaire, plus jeune, évidemment, moins coincée aussi. Seulement, d'ordinaire, c'est la secrétaire qu'on mène en bateau en lui racontant faussement qu'on va quitter sa femme. La secrétaire a eu de la chance.

Je me souviens de la scène qui m'a fait comprendre que c'était fini entre mes parents. J'avais dix ans. C'était l'heure du goûter. Nous dévorions mon frère et moi le quatuor habituel : lait-pain-chocolat-banane. Il y avait

aussi un de ces vieux téléphones avec le cadran qui tourne et un combiné aux allures de pommeau de douche.

Chez nous, tout était très vintage avant même que ce fût la mode. Ma mère avait d'ailleurs ce décalage qui fait qu'elle traverse les époques en étant éternellement ou démodée ou en avance sur son temps, ce qui peut parfois être la même chose.

Le fameux *driinnngggg* nous fit sursauter. Ma mère décrocha, écouta, parla :

« Non elle n'avait pas acheté de bichon maltais. »

Dans mon souvenir, elle enroulait nerveusement les doigts autour du gros fil en plastique qui pourtant était déjà enroulé sur lui-même. Je sentais que quelque chose n'allait pas.

Mon frère, trop occupé à décorer la nappe avec ses mains barbouillées de chocolat, ne me vit pas ramper jusqu'à la table basse.

J'attrapai discrètement le gros écouteur cylindrique qui tantôt me faisait penser à une salière géante, tantôt à une boîte à *meuh*, mais ce ne fut pas une vache que j'entendis.

Un monsieur très gêné affirmait par les petits trous collés à mon oreille que ma mère était passée à la boutique avec mon père, que ce dernier lui avait offert un chiot pour leur premier anniversaire et qu'ils avaient oublié le carnet de vaccinations dudit animal.

Elle lui demanda de la décrire. Il était évident que la grande dame rousse, ce n'était pas elle. Le monsieur, confus, demanda s'il pouvait envoyer le carnet à l'adresse indiquée sur le chèque, c'était d'ailleurs comme cela qu'il avait trouvé notre numéro de téléphone.

Elle m'aperçut sous la table, raccrocha calmement et ne me gronda pas. J'aurais préféré.

Quelque chose de terrible passa dans son regard. Elle largua une phrase qui fit exploser le romantisme naissant dans mon cœur de fillette.

« Ne fais jamais confiance à un homme ! »

Ce conseil ne me lâcha plus, excepté pour Lucas, mais Lucas n'est pas un homme, puisque c'est mon frère.

Pendant le divorce, ma mère fit des macarons. Plus elle avait de chagrin, plus elle faisait des macarons, et elle avait beaucoup de chagrin.

Les goûters quatuor se transformèrent en goûters macarons. Ils sortirent de la maison, s'invitèrent chez les voisines, les copines et les mères des copines. Des commandes arrivèrent pour des anniversaires, des kermesses. Les pâtisseries suivirent et, comme ma mère était une bourgeoise, vintage certes, mais avec suffisamment de classe pour faire passer un macaron pour un produit de luxe, elle fit pleuvoir ses macarons sur la capitale, puis sur les capitales.

Son amertume se transforma en cette chose ronde et sucrée qui nous mit à l'abri du besoin et de l'humiliation de la dépendance d'une pension alimentaire.

C'est au tour de mon père de rentrer dans mon téléphone. Lucas et moi, on l'appelle le *paternel*. C'est un terme qui nous paraît plus approprié. Après le divorce, il ne nous manqua pas puisque de toute manière, il avait été rarement là.

Nous avons l'honneur de recevoir un énorme cadeau à chaque anniversaire, ce qui lui donne l'impression d'avoir rempli sa part du contrat pour un an. Cette année, j'ai eu un voyage pour deux en amoureux dans un hôtel de luxe aux Seychelles.

« C'est un hôtel dans lequel vont les présidents », m'affirme-t-il sur la carte.

Je préfère encore les géraniums.

Je suis surprise de voir le numéro d'Agathe. Elle est aussi rouquine que sa mère. Je ne sais pas vraiment comment l'appeler. Le terme demi-sœur ou même sœur ne me plaît pas du tout. Le fait de partager une partie du patrimoine génétique avec elle ne change rien. On n'a pas grandi ensemble et nos quinze ans d'écart auraient presque pu faire de moi sa mère. À mes yeux, ce n'est certainement pas une sœur, juste une inconnue. Elle ne rentrera ni dans ma vie, ni dans mon téléphone.

Voici mes tantes disséminées dans le monde, il y en a trois : tante Eugénie à Londres, tante Armel à Montréal et tante Béatrice à Paris, à quatre rues de chez moi. Ma mère est donc la quatrième. Les quatre filles du docteur March, comme tout le monde aimait à les appeler, parce que mon grand-père était médecin.

Quelques cousins et cousines ont leur droit d'entrée. Chacun d'eux est un doux souvenir d'enfance, il faut les conserver.

J'arrive aux ex. Je les redécouvre.

Si je fais une moyenne entre celui qui est resté une semaine, celui qui est resté cinq ans et les longues périodes de désert affectif, je dois en être à un tous les trois ans et demi, depuis mes dix-sept ans.

Ils peuvent tous rester sur la plaque commémorative du répertoire. Je suis à chaque fois partie à temps, c'est-à-dire quand ça devenait trop sérieux.

Je liste les amis.

En faisant le tour, il ne m'en reste que quatre, peut-être cinq. Finalement quatre. Christine n'est pas joignable.

Elle a pris une année sabbatique pour faire le tour du monde. De temps en temps, quelques photos et messages sur son blog montrent qu'en apparence tout va bien. Elle a pris cette décision le jour de ses trente-trois ans. Quand on

s'appelle Christine et que l'on vient d'une famille catholique, trente-trois ans, c'est un âge qui donne à réfléchir.

C'est d'ailleurs l'âge que j'ai eu la semaine dernière.

Je réalise que je n'ai pas encore entré le numéro le plus important du répertoire : celui de Lucas.

Depuis qu'il est né, Lucas est horloger. Il sourit toujours quand je dis ça.

Lorsqu'il était bébé, Lucas ne pouvait s'endormir que l'oreille collée sur le côté gauche du buste de quelqu'un. Ma mère avait vite réalisé que ce dont il avait besoin, c'étaient les battements réguliers d'un cœur.

Quand à deux ans, en vacances chez nos grands-parents, il s'endormit devant la grosse horloge comtoise en oscillant doucement au rythme du balancier, cette dernière fut amenée à Paris et installée à la tête de son berceau.

Quand tante Béatrice nous emmena au Muséum d'Histoire naturelle, là où la plupart des enfants s'émerveillent devant la cage thoracique de la baleine ou l'immobilité terrifiante d'animaux féroces, Lucas, à six ans, était resté figé devant la grosse horloge de Marie-Antoinette. Il contempla longtemps les cloches dorées et tous les rouages visibles, les mains collées sur la vitre avec ce quelque chose dans les yeux qu'ont les enfants devant un spectacle de magie.

Il passa son enfance à démonter des montres, puis à les remonter et c'est bien souvent que je le surprénais avec une loupe collée à l'œil en fascination devant les mécanismes. Tous ses pôles d'intérêt convergeaient vers cette passion. C'est ainsi qu'il étudia les mathématiques avec vigueur et l'astronomie avec fascination. Pendant longtemps, il resta très enthousiaste dans la communication et le partage de sa passion et puis, un jour, il y eut le collègue.

Quand en sixième, il fit un exposé sur le mécanisme d'Antikythéra et qu'il vit que la classe n'était pas béate d'admiration, la chute fut rude. Ce jour-là, il coupa le monde en deux en traçant un cercle à l'intérieur duquel il mit ses passions et à l'extérieur duquel il mit tout le reste. Son quotidien fut de passer de l'un à l'autre en autorisant parfois quelqu'un à traverser la frontière. Je fais partie de ces privilégiés.

Adolescent, il réclama des stages de formation en Suisse pendant les vacances. Adulte, il fallait bien gagner sa vie. Il voulait faire quelque chose qu'il aimât et c'est ainsi qu'il donna quelques cours de mathématiques à des étudiants, fit quelques conférences en astronomie et, comme il adorait toujours les mécanismes découpeurs de temps et qu'il était doué dans leur fabrication, son nom circula chez des gens très fortunés.

C'est ainsi que chaque année, deux ou trois montres ou horloges sortent de son loft-appartement-atelier et avec une liste d'attente de clients sur au moins cinq ans. Il n'est pas pressé mon frère.

J'ai donc grandi entre les macarons et les horloges. Comme j'ai envié ma mère et mon frère d'avoir pu créer des mondes merveilleux dans lesquels ils avaient le pouvoir de se réfugier quand ça allait mal ! J'ai essayé de m'intéresser à des tas de choses, mais jamais je n'ai pu atteindre leur degré de perfection et de motivation.

D'ailleurs mon nom me correspond si bien. Aurore, le début prometteur et lumineux qui recommence éternellement. J'ai fini par faire des études de comptabilité et je m'occupe des affaires de ma mère et accessoirement des placements de mon frère.

J'ai un joli bureau dans une rue non loin des Champs-Élysées. Il est à l'arrière de la boutique qui sert de vitrine. On y vend des macarons comme on vendrait des bijoux

avec des vendeuses aux mains gantées de blanc. La plupart du temps, comme les commandes se règlent par mail ou par téléphone, je ne rencontre pas souvent de monde.

Je sais bien que les vendeuses affirment que j'ai eu ce travail par piston. C'est vrai, cela ne me dérange pas. Je suis l'employée la plus disponible de l'entreprise. Pas mariée, pas d'enfants et pas de contraintes le week-end.

Il est déjà tard et je commence à avoir faim.

Je n'ai pas encore le numéro de Margot, la copine de Lucas. Cela fait six mois qu'ils sont ensemble. Une originale, elle aussi. Elle est nez, travaille pour une grande marque de parfum et détient des formules secrètes qui coûtent des millions.

Mes yeux s'arrêtent sur le calendrier collé au réfrigérateur. Cette date soulignée me rappelle qu'hier, j'ai oublié l'anniversaire de mon frère. Je l'ai plusieurs fois par semaine au téléphone et pourtant j'ai encore oublié. Je sais qu'il n'y accorde aucune importance, mais je vais au moins lui envoyer un SMS pour la forme.

« *Joyeux anniversaire !* »

Voilà, c'est fait. Je vais pouvoir faire réchauffer une barquette de surgelés. Il faut bien rester en vie.

J'entends enfin *bip*, mais ce n'est pas le four à micro-ondes, juste la réponse du SMS.

« *Désolé, ce n'est pas aujourd'hui mon anniversaire* »

Cela me fait sourire. Je fais jouer mes pouces sur les touches.

« *Je sais gros bêta, c'était hier, désolée* »

C'est plus fort que moi, il faut que j'écrive les mots en entier. J'ai horreur des SMS en langage SMS sinon, je suis obligée de les lire à voix haute pour les comprendre.

Encore un *bip*.

« *Ce n'était pas hier non plus* »

Alors là, ça m'intrigue. Je l'appelle.

Une sonnerie, la deuxième, il décroche.

— Lucas, ne me dis pas que tu comptes en années solaires et qu’hier c’était pas ton anniversaire.

Je réalise trop tard que je parle au répondeur. Étrangement, il a changé son message d’accueil pour pas de message du tout.

Je retourne à ma barquette, tente de l’ouvrir, me brûle avec la vapeur, passe ma main sous l’eau froide. Même pas mal.

Bip. Nouveau SMS.

« Je ne sais pas qui est Lucas, mais il a de la chance que vous pensiez à son anniversaire »

Je me précipite vers le répertoire pour vérifier.

Évidemment, ce gros cinq ressemble à un six. À un chiffre près, je n’ai donc pas entré le numéro de mon frère. Il faut rectifier.

« Désolée, je me suis trompée de numéro »

Je retourne à ma barquette et commence à déguster mon plat réchauffé devant la télé. Voilà que j’entends encore ce *bip*. Mes yeux ne peuvent que s’écarter devant ce que je suis en train de lire.

« Dommage, j’aurais aimé savoir à qui appartient cette voix sur mon répondeur »